



Ce document a été mis en ligne sur le site de l'ÉRITA
(Équipe de Recherche Interdisciplinaire Elsa Triolet /
Aragon) <http://louisaragon-elsatriolet.org/>

Mise en ligne effectuée par : Josette Pintueles

Date : 3 décembre 2018

Pour citer ce document :

**Marie-France Boireau, « Aragon : de Kollontai à Clara Zetkin », 17
novembre 2018.**

Adresse URL :

<http://www.louisaragon-elsatriolet.org/spip.php?article 736>

Aragon : de Kollontai à Clara Zetkin

Dans *Les Cloches de Bâle*, pour incarner l'esprit révolutionnaire, Aragon choisit Clara Zetkin plutôt que Jaurès dont, d'une certaine manière, il dénonce les positions réformistes avant de faire de ce même Jaurès, dans *Les Beaux Quartiers* (1936), l'incarnation de la Révolution en marche dans le monde¹. Mais Clara Zetkin ne supprime pas seulement Jaurès dans *Les Cloches de Bâle*, elle supprime aussi Alexandra Kollontai, grande révolutionnaire féministe russe que Catherine rencontre lors des obsèques des époux Lafargue, le gendre et la fille de Marx. Kollontai, première femme ministre au monde, première femme ambassadrice, qui eût peut-être pu, tout aussi bien que Clara Zetkin, incarner « *la femme de demain* », « *la femme des temps modernes* » que le romancier « chante » dans les dernières lignes du roman.

Pourquoi ce choix d'Aragon ? Est-ce parce que Clara Zetkin était présente au Congrès de Tours, qui vit la naissance du PCF ? Trop simple ! Est-ce parce que Kollontai, membre de l'Opposition ouvrière, a très tôt dénoncé les risques de l'installation de la bureaucratie au sein du parti bolchevick ? Et pourtant, elle a fait, d'une certaine manière, officiellement allégeance à Staline, ce qui fait qu'elle fut un des rares membres de l'Opposition ouvrière à échapper au Goulag ou à la mort. On peut aussi émettre l'idée que les positions de Kollontai sur la sexualité eussent été peu prisées en 1934 par un PCF très marqué par une forme de puritanisme, s'alignant sur la politique stalinienne en matière de sexualité, politique stalinienne qui avait détricoté certaines mesures révolutionnaires prises par Kollontai quand elle était ministre.

Quand on étudie le personnage de Catherine et que l'on refuse de voir en elle une jeune femme exaltée, quelque peu sentimentale, dont les idées politiques relèveraient plutôt du romantisme, on peut se demander si, d'une certaine manière, Catherine, pour ce qui concerne les relations entre les hommes et les femmes, n'est pas quelque peu fille de Kollontai. Autrement dit, il faut prendre Catherine au sérieux, fille de Kollontai, mais une fille qui est loin d'avoir fini d'intégrer les leçons de sa « mère », puisqu'elle ne choisit pas de travailler. Cela dit, étant donné l'importance du personnage sur le plan romanesque, on peut se demander si, sur le plan de la création, il n'y a pas une forme de résistance du sujet romanesque aux idées politiques que l'auteur veut promouvoir.

Les diverses formes de présence de Kollontai.

Présence effective aux obsèques des époux Lafargue

Kollontai a très tôt rencontré les époux Lafargue. Ayant quitté Saint-Petersbourg en 1898, pour la Suisse où elle rencontre Rosa Luxembourg, puis Londres, elle arrive à Paris en 1902 où elle rencontre, grâce au réseau qu'elle s'est constitué chez les révolutionnaires, Plekhanov, Karl Kautsky. Ayant quitté Paris, elle entretient avec eux une correspondance de Suisse, d'Angleterre, du Danemark, d'Allemagne ; elle les revoit en septembre 1911 avant de partir

¹ Cf notre article « Le Jaurès d'Aragon », revue *Parlement(s)*, n° 24, 2016-2.

pour Bruxelles pour une tournée de conférences en direction des femmes ouvrières ; de retour à la mi-novembre, c'est le 27 novembre, en lisant *L'Humanité*, qu'elle apprend leur suicide.

Comment Aragon traite-t-il dans le roman les obsèques des époux Lafargue ?

Les extraits du discours de Lénine qui sont rapportés sont exacts. Roubanovitch, qui lui succède (1859-1920), a appartenu au cercle populiste d'Odessa. Expulsé de Russie, il a vécu à Paris et fut, à partir de 1904, délégué du bureau socialiste international, représentant du parti socialiste révolutionnaire². Catherine peut, par association, d'idée passer de Roubanovitch à l'assassinat de Plehve (directeur de la police tsariste puis ministre de l'intérieur russe, particulièrement redouté pour sa dureté) par Egor Sozonov (1879-1910), en 1904, assassinat au nom du parti socialiste révolutionnaire ; Sozonov, envoyé en Sibérie, se suicida en 1910. Les informations données par Catherine sont particulièrement précises : il y a bien un an (en 1911) que Sozonov s'est suicidé, six ans après l'exécution de Plehve³. Si Aragon prête à son personnage de telles connaissances, c'est qu'il veut suggérer qu'elle connaît bien des choses sur le mouvement révolutionnaire russe.

Dès que Catherine voit Kollontaï, elle remarque sa beauté, beauté sur-soulignée par la réflexion en discours direct de Jeannette, la compagne de Victor : « *C'est une belle femme, hein ?* ». On peut s'interroger sur le « *cela lui faisait très drôle* ». Catherine est-elle surprise qu'un grand parti révolutionnaire soit représenté par une femme jeune et belle ? Elle ne serait pas la seule car ce qui a souvent été retenu, c'est le fait que l'allure de Kollontaï ne correspondait pas à la représentation attendue d'une révolutionnaire. On peut citer le portrait du capitaine Jacques Sadoul, envoyé en Russie en 1917, par le ministre socialiste Albert Thomas, comme membre de la mission militaire française, chargé de maintenir le pays aux côtés des alliés, alors que les bolchevicks voulaient sortir de l'alliance; rallié au communisme, il resta à Moscou et exerça plusieurs fonctions auprès du nouveau régime:

*Le ministre de la santé publique est vêtue d'une élégante gaine de velours sombre drapée à l'antique, qui moule agréablement les formes harmonieuses d'un corps long et souple, visiblement libre de toutes entraves. Visage régulier, traits fins, cheveux légers et flous, yeux bleus profonds et doux, Kollontaï est une fort jolie femme de quarante ans à peine [...]*⁴

Mais, immédiatement, Kollontaï est associée par Catherine à la condition des femmes, d'abord sa mère « *fuyant la Russie et l'esclavage conjugal* », et le narrateur ajoute : « *mais c'était surtout l'idée de l'avenir social des femmes qui distrait Catherine du monstre amer de la jalousie*⁵ ». Jalouse de la beauté de la révolutionnaire russe ?

Catherine ne prête pas très grande attention au discours de Kollontaï ou plutôt ne retient que quelques bribes : « *Elle parlait des fleurs qu'on dépose sur les tombes, elle parlait des*

² Charles Rappoport, *Une vie révolutionnaire, 1883-1940, les mémoires de Charles Rappoport*, éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 1991, p. 161.

³ *Les Cloches de Bâle*, (désormais CB), p. 920. (Les références sont prises dans l'édition Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade »)

⁴ Jacques Sadoul, *Notes sur la révolution bolchevique*, Maspero, 1971, p. 95.

⁵ CB, p. 917.

*immortelles rouges, des sentiments des femmes socialistes en Russie.*⁶». Qu'a dit exactement Kollontaï ? Voici ce que rapporte le journal *L'Humanité* du 4 décembre :

On a l'habitude d'apporter des couronnes et des fleurs sur les cercueils des morts qu'on a aimés. Nous, les femmes socialistes de Russie, nous apportons sur les cercueils de Paul et Laura Lafargue l'expression de nos sentiments socialistes qui sont les meilleures fleurs de nos cœurs.

Les citoyens qui viennent de partir volontairement de la vie ont été de ceux qui ont fait le plus pour la propagande des idées marxistes et pour éclairer le cerveau des travailleurs. Ils se sont occupés notamment de la question de la femme, et ont enlevé de beaucoup d'esprits féminins nombre de préjugés.

*Paul et Laura Lafargue ne sont pas morts. Ils vivent toujours dans les cœurs des prolétaires conscients du monde entier*⁷.

Aragon a utilisé cet article et il est intéressant de voir les transformations opérées dans ce que Catherine en a retenu : les immortelles rouges ne figurent pas dans le discours, mais peuvent être la transposition des « *meilleures fleurs de nos cœurs* », et surtout la référence aux femmes socialistes de Russie :

*Au-delà de mots, ce fut l'instant le plus émouvant pour Catherine. Les femmes socialistes de la Russie Ces mots étaient pour elle un alcool véritable. Ce n'était pas un rêve, il y avait une femme qui parlait en leur nom. Toutes les images russes, feuilletées chez elle, contredites. Les paysannes inclinées devant le barine. Les femmes agenouillées devant les icônes. Les femmes socialistes de la Russie*⁸.

Comme le remarque Corinne Grenouillet, « *le discours de Kollontaï est mis en valeur par sa position en fin de chapitre et surtout par l'opinion de Catherine, contredisant son inattention initiale* ⁹ ». Le personnage historique est ainsi relayé par le personnage romanesque.

Présence de Kollontaï dans la lignée des révolutionnaires russes.

Pour comprendre cette lignée, il faut se souvenir de l'intérêt de Catherine pour l'attentat contre Alexandre II. En effet, le Parti socialiste révolutionnaire russe, créé en 1901, auquel appartient Kollontaï, se réclame des traditions populistes du mouvement révolutionnaire russe *Narodnaia Volja* (Volonté du peuple), dont font partie les auteurs de l'attentat. Les connaissances de Catherine (et d'Aragon) concernant cet attentat qui eut lieu le 13 mars 1881 (1^{er} mars du calendrier orthodoxe) sont très précises : le tsar revenait bien du manège où il avait assisté à une parade militaire ; il est exact que « *les nihilistes l'attendaient dans*

⁶ *Ibid.* p. 921.

⁷ *L'Humanité*, 4 décembre 1911, [en ligne]:<http://gallica.bnf.fr/>

⁸ *CB*, p. 921.

⁹ Corinne Grenouillet, « Catherine ou le féminisme, roman. La représentation de la question féminine dans *Les Cloches de Bâle* d'Aragon, *RCAET*, n°8, p. 132

*plusieurs rues*¹⁰ : ils avaient déterminé deux points de passage du cabriolet, soit la rue Malaïa Sadovaïa (actuellement rue des Jardins) qui avait été minée, soit le canal Catherine. Il est également exact que la première bombe lancée ne tua pas Alexandre II, que le coupé était en miettes, que le cocher, un cosaque, fut tué ; un passant et deux autres gardes cosaques furent grièvement blessés ; il est exact qu'un officier demanda si le tsar était blessé et qu'il répondit « *grâce à Dieu, non !* », que l'auteur de l'attentat lui répondit « *ne dis pas encore grâce à Dieu !* »¹¹. La seconde bombe le blessa grièvement, lancée par Grinevitski qui fut tué. Le tsar fut ramené au palais, le spectacle était effrayant. Son neveu, le grand-duc Alexandre Mikhaïlovitch le décrit ainsi : « *Son pied droit était arraché, le pied gauche fracassé, le visage et la tête couverts de blessures. Un œil était fermé, l'autre ne voyait plus rien* »¹². Il était donc bien difficile que le tsar, sur le lieu de l'attentat, se tienne encore debout contre le parapet du canal ! L'imagination de Catherine travaille !

Les conjurés étaient six, et non cinq, quatre hommes et deux femmes : Nikolaï Ryssakov, Andreï Jeliabov, Timofei Mikhaïlov, Kibaltchitch, Jessy Helfman et Sofia Perovskaïa. Quatre hommes et deux femmes. Selon Catherine, Perovskaïa était enceinte et on ne la pendit qu'après l'accouchement. Sur le destin de cette révolutionnaire, les avis divergent. L'historien Nicolas Werth (interrogé par moi sur ce sujet) affirme qu'elle était enceinte et ne fut effectivement pendue qu'après la naissance de l'enfant. D'autres historiens, H. Carrère d'Encausse, J.-J. Marie¹³ disent qu'elle fut pendue avec les autres conjurés. C'est Jessy Helfman qui était enceinte et son exécution fut repoussée au lendemain de son accouchement. À qui incombe la confusion ? À Catherine ? À Aragon ? Difficile de le dire. Il est possible qu'Aragon ait eu connaissance de la première version, auquel cas l'imagination de Catherine est moins débridée qu'on l'a parfois dit. Cependant, elle opère quelques modifications par rapport à la vérité historique : Ryssakov, le premier lanceur de bombe, était un ouvrier et Grinevitski, le second, un étudiant noble de l'Institut de technologie. On peut penser que si Catherine croit que les poseurs de bombes sont des paysans, c'est que le mouvement *Narodnaia Volja* attribuait un rôle très important à la paysannerie dans le processus révolutionnaire.

Ainsi, incontestablement, l'imagination intervient dans la reconstitution par Catherine de l'attentat mais les pilotis de son récit sont très solides.

Il en est de même pour ses modèles de référence : Vera Zassoulitch et Sofia Perovskaïa. Le rôle de cette dernière fut déterminant dans l'attentat contre le tsar ; selon la militante socialiste russe Vera Figner, membre du groupe *Narodnaia Volja*, « *c'est elle qui prend le 1^{er} mars les dispositions entièrement nouvelles qui assurent la perte d'Alexandre II* »¹⁴ ; en effet, c'est elle qui modifia le dispositif prévu, le cortège ne passant par l'itinéraire miné mais par le canal Catherine. Quant à Vera Zassoulitch, elle aussi issue d'une famille noble, elle est l'auteur

¹⁰ CB, p. 788.

¹¹ Franco Venturi, *Les Intellectuels, le Peuple et la Révolution : histoire du populisme russe au XIX^{ème} siècle*, Gallimard, « Bibliothèque des historiens », 1972, p. 1120.

¹² Cité par Hélène Carrère d'Encausse, *Alexandre II, le printemps de la Russie*, 2008, « Le livre de poche », p. 449.

¹³ Jean-Jacques Marie, *Les femmes dans la révolution russe*, Le Seuil, 2017.

¹⁴ Vera Figner, *Mémoires d'une révolutionnaire*, Denoël/Gonthier, p. 147, cité par J.-J. Marie, *Les femmes dans la révolution russe*, op. cit., p. 57.

d'un coup de feu contre le général Trépov, gouverneur militaire de Saint-Pétersbourg, responsable de brutalités à l'égard des révolutionnaires, et du traitement infligé à un étudiant, Bogolioubov, arrêté pour avoir manifesté, condamné à 15 ans de travaux forcés, et qui, pendant son transfert, fut fouetté sur ordre de Trépov alors que la loi interdisait l'usage des verges, parce qu'il n'avait pas enlevé assez vite son couvre-chef. Vera Zassoulitch tira sur Trépov, scandalisée par cette injustice et défendra cette thèse lors de son procès. Elle fut acquittée. Son procès avait suscité une énorme émotion dans l'opinion publique¹⁵. Il n'est donc pas étonnant qu'Aragon ait retenu ces deux figures.

Pourquoi toutes ces précisions ? Parce qu'il existe évidemment un lien entre ce mouvement populiste, celui de ces jeunes femmes aristocrates ayant décidé d'« aller au peuple », et les révolutionnaires de 1917, dont Alexandra Kollontaï, femme emblématique des femmes révolutionnaires russes.

Autre forme de présence de Kollontaï : Catherine et la sexualité féminine

Dans ce domaine, elle est complètement fille de Kollontaï. On peut parler du « féminisme » de Catherine même si le mot apparaît dans le roman de manière ironique : il est associé aux représentations du lieutenant Desgouttes-Valèze, subjugué par la beauté de Catherine, qui n'est pas sans rappeler celle de Kollontaï. Je ne peux m'empêcher d'établir des liens entre le portrait de Catherine « *roulée dans sa robe, on dirait une espèce de fourreau de velours noir*¹⁶ » et le portrait de Kollontaï que fait le capitaine Jacques Sadoul, (texte déjà cité) « *vêtue d'une élégante gaine de velours sombre, drapée à l'antique* ». Coïncidence ? Mais le féminisme tel que le conçoit le lieutenant, associé au parfum Guerlain dont Catherine s'inonde (*L'heure bleue* ?) doit beaucoup à un Orient fantasmé, celui des *Mille et une nuits*, un Orient sensuel, et le narrateur ne manque pas de relever, compte-tenu de la situation des femmes dans cet Orient fantasmé, ce que ce mot « féminisme » peut avoir de paradoxal !

Cela dit, les propos tenus par Catherine rejoignent ceux de certaines féministes, notamment quand elle pose la question : « *Enfin qu'est-ce que vous voulez qu'une femme devienne si ce n'est pas une ouvrière ? Une cocotte, mariée ou non*¹⁷ ». Le mariage était considéré par certaines féministes, dont Kollontaï, comme une forme de prostitution : « *nous ne faisons pas de différences entre une prostituée et une épouse légitime se laissant entretenir par son mari*¹⁸ ».

Mais le féminisme de Catherine, pour ce qui concerne les relations entre les hommes et les femmes, n'est d'abord conçu que comme une inversion des rôles dominants : « *elle aurait voulu se comporter avec les hommes, comme il est entendu qu'un homme se comporte avec les femmes*¹⁹ ». En même temps, elle revendique l'égalité entre homme et femme, et pour elle, c'est la révolution qui peut mettre en place cette égalité :

¹⁵ H. Carrère d'Encausse, *op. cit.*, p. 396-401.

¹⁶ *CB*, p.782.

¹⁷ *Ibid.*, p.785.

¹⁸ Alexandra Kollontaï, *La révolution, le féminisme, l'amour et la liberté*. Textes choisis et présentés par Patricia Latour, éditions Le Temps des Cerises, 2017, p. 260.

¹⁹ *CB*, p. 810.

C'était la place enfin faite à la femme. Les premières mesures révolutionnaires seraient l'abolition du mariage, l'avortement légal, le droit de vote aux femmes. Oui, bien que peut-être on ne voterait plus²⁰.

Abolition du mariage religieux remplacé par un mariage civil, droit à l'avortement, autant de mesures prises par Kollontai en tant que ministre dès 1917.

Si le « féminisme » de Catherine a pu consister en une simple inversion des rôles, les choses sont beaucoup plus complexes si l'on examine sa relation avec le capitaine Thiébault. Relation intellectuelle, sans les habituelles stratégies de séduction de part et d'autre, respect mutuel des idées. Catherine découvre un homme, au lieu de se fier à des représentations.

Elle se sentait en sécurité quand il était là. Ce n'était pas comme avec les autres hommes. Aucune inquiétude. Elle savait à peine comment il était physiquement. Elle n'avait pas idée de lui appartenir comme des hommes médiocres lui en donnaient d'une façon passagère l'irritante envie fébrile²¹.

Autrement dit, elle n'est pas avec Jacques dans la relation de l'Éros sans ailes, (celui de l'instinct sexuel), tel que le définit Kollontai. La relation qui s'instaure entre eux est une relation d'égalité : « *Thiébault ne regardait les propos de Catherine ni comme des boutades d'enfant ni comme des incongruités* » ; c'est une relation fondée sur l'estime (le mot est dans le texte). Nous sommes là du côté de ce que Kollontai appelle « Éros ailé », l'amour-amitié.

Cette relation est complexe et la prose d'Aragon se fait également complexe :

Pas un instant pourtant Catherine ne pouvait oublier que Jean était un ennemi. Mais les conditions dans lesquelles l'antagonisme apparaîtrait étaient encore vagues et lointaines. Le conflit entre eux nécessitait toute une mise en scène à quoi le monde entier devait conspirer. Sur un point essentiel, il n'était pas son adversaire : comme homme, comprenez-vous bien, il n'était pas son adversaire à elle, à elle, femme. Et cela était d'une importance infinie. Elle avait confiance en lui sur ce terrain²².

Certes, il est son ennemi sur le plan idéologique, c'est un homme d'ordre. Mais ce qu'ils vont vivre dans les Alpes relève de l'Éros ailé :

À peine retrouvaient-ils, dans le soir, pour de longues causeries, où se mêlaient les longs cheveux de Catherine et les souvenirs transfigurés de son enfance, les éléments épars dans leur mémoire, d'une douce légende alternant à deux voix, où lui comme elle puisait une autre eau fraîche, et peut-être comme l'Arve mortelle, pour désaltérer leur soif de poésie et leur désir de jeter chacun sur l'existence de l'autre l'ombre de son existence à soi²³.

On ne saurait donc adhérer aux propos quelque peu simplificateurs d'Angela Kimyongür, qui écrit : « *Comme contrepoint de l'importance accordée au couple [...] l'expression de la*

²⁰ *Ibid.*, p.811.

²¹ *Ibid.*, p. 815.

²² *Ibid.*, p. 816.

²³ *Ibid.*, p. 820.

sexualité féminine hors mariage est présente tout au long de cinq romans comme une faiblesse, sinon une aberration²⁴ ».

C'est oublier Catherine et Jacques, Carlotta et Edmond, c'est oublier aussi, au passage, Bérénice et Paul Denis !

Mais les différences sur le plan idéologique vont entraîner la rupture entre les amants, lors de la fusillade de Cluzes. Les ailes de l'Éros ailé se brisent quand Jean lui demande d'être sa femme, « *Elle en aurait pleuré* ». Cette réaction sera aussi celle, mais beaucoup plus violente, de Bérénice quand Aurélien lui proposera le mariage. Cependant, quand Catherine raconte à Jean qu'elle a couché avec quelqu'un d'autre, il réitère sa demande, donc son amour n'est pas placé sous le signe de la possession, de « *l'amour absorbant²⁵* ». Le capitaine Thiébault restera présent dans la mémoire de Catherine ; c'est à lui qu'elle fera appel pour la sortir d'un mauvais pas (on la prend pour une prostituée). Il lui demande encore de l'épouser mais à nouveau elle refuse. Elle a peur d'avoir des ennuis avec la police à cause de lui, quand un policier vient la dissuader de poursuivre la relation avec Jean. Elle le chasse, mais « *Jean ignore toujours qu'à cette minute il avait manqué sa chance : s'il avait alors dit, seulement dit, qu'il quitterait l'armée, peut-être l'aurait-elle aimé²⁶* ».

Après Jean, elle ne connaît plus l'Éros ailé, mais l'Éros sans aile, la satisfaction de l'instinct sexuel :

Elle avait terriblement désiré de jeunes garçons, comme un homme a envie des actrices. Pour leur force. Des joueurs de tennis, et pis que cela. Des espèces de maquereaux. Pas un d'entre eux avec qui elle pût parler. C'était comme un divorce de ses désirs²⁷.

Pour elle, deux destins de femme : celui des femmes qui « *trouvent normal d'être assises à faire de la broderie derrière les brise-bise des fenêtres ou à se balancer d'un réverbère à l'autre à un coin de rue* », pour lesquelles « *attendre les hommes fût la fin dernière de leur existence* »²⁸. Quand elle apprendra sa maladie et qu'elle se croira condamnée, elle retombera dans cette obsession de la domination des hommes :

Deux ans devant elle ! Deux ans qu'elle occuperait à dominer les hommes, à infliger un démenti de chaque instant à la domination masculine... Elle aurait des amants tant et plus. Ce n'était pas la mort qui pouvait la dégoûter de la vie. Et chaque minute de ces deux-ans là serait un défi à l'ordre qu'ont inventé les hommes²⁹.

Avec Victor, elle aurait sans doute pu connaître à nouveau l'Éros ailé, d'où l'envie de pleurer quand elle voit Victor avec Jeannette.

²⁴ Angela Kimyongür, « La femme des temps modernes ? » in *Aragon parle*, Digraphe, 82/83, p. 78.

²⁵ Kollontai, *op. cit.*, p. 330.

²⁶ *CB*, p. 875.

²⁷ *Ibid.*, p. 858.

²⁸ *Ibid.*, p. 858.

²⁹ *Ibid.*, p. 869.

Mais Catherine n'est plus fille de Kollontaï quand il s'agit de politique. Elle s'en éloigne, irritée par la conception socialiste « *qui coupe le monde en deux comme une pomme*³⁰ ». Elle n'a aucune connaissance du monde des ouvriers : « *il y avait entre elle eux le petit mandat de Bakou*³¹ ». Elle est dans l'attente du « grand soir » et « *tout pâissait dans ces combats de l'organisation quotidienne, devant les feux de la Révolution auxquels elle ne manquait jamais de les comparer*³² ». Cependant, et c'est ce qui rend le personnage attachant, Catherine évoluera, la fin du roman est ouverte, Catherine « *s'approche lentement de la lumière*³³ ».

Catherine est donc, une femme à hommes, comme Aragon fut, quelques années avant l'écriture des *Cloches de Bâle*, un homme à femmes, avant de devenir l'homme d'une seule femme. Catherine est fille de Kollontaï, jusqu'à un certain point, elle a connu l'Éros ailé, elle y aspire sans doute encore, d'où le regret chaque fois qu'elle pense à l'inaccessible Victor. On peut espérer, en tant que lecteur construisant son propre parcours, que cheminant vers la lumière, elle le connaîtra encore.

Mais Kollontaï, dans l'*Épilogue*, s'estombe au profit de Clara Zetkin.

Kollontaï / Clara Zetkin

Il existe de nombreux points communs entre les deux militantes

Ce que dit Aragon de Clara Zetkin dans l'*Épilogue* :

*Elle parle pour les autres femmes, pour exprimer ce que pensent toutes les femmes d'une classe. Elle parle comme une femme dont l'esprit s'est formé dans les conditions de l'oppression, au milieu de la classe opprimée. Elle n'est pas une exception. Ce qu'elle dit vaut parce que des milliers, des millions de femmes le disent avec elle. Elle s'est formée comme elles, non pas dans le calme de l'étude et de la richesse, mais dans les combats de la misère et de l'exploitation. Elle est simplement à un haut degré d'achèvement le nouveau type de femme qui n'a plus rien à voir avec cette poupée, dont l'asservissement, la prostitution et l'oisiveté ont fait la base des chansons et des poèmes à travers toutes les sociétés humaines, jusqu'à aujourd'hui*³⁴.

Tout cela pourrait tout aussi bien concerner Alexandra Kollontaï :

-les deux se sont formées dans « *les combats de la misère et de l'exploitation* », plus précisément auprès des femmes ouvrières. Kollontaï a publié de nombreux ouvrages sur la condition ouvrière, notamment, en 1903, *La vie des ouvriers finlandais*, et des articles : « Le rôle des féministes et des femmes prolétariennes dans le mouvement pour l'émancipation des femmes ». Rappelons que c'est pour avoir travaillé à l'organisation des ouvrières du textile qu'elle fut poursuivie et a fui la Russie en 1908, pour n'y revenir qu'en 1917. C'est elle qui a écrit dans *La Pravda*, le 5 mai 1917, un article protestant contre le fait que la question de

³⁰ *Ibid.*, p. 852.

³¹ *Ibid.*, p. 902.

³² *Ibid.*, p. 903.

³³ *Ibid.*, p. 992.

³⁴ *Ibid.*, p. 1001.

l'inégalité des salaires entre ouvriers et ouvrières n'ait pas été mis à l'ordre du jour du congrès des syndicats prévu fin mai :

Il y a un sérieux vide dans l'agenda de la conférence. La question à travail égal salaire égal, l'une des questions les plus brûlantes pour la classe ouvrière dans son ensemble et pour les ouvrières en particulier, n'est pas prévue à l'agenda. Les bas salaires versés aux femmes sont encore plus inacceptables depuis que la guerre a jeté sur le marché du travail un grand nombre de femmes qui sont les seuls gagne-pain de leur famille³⁵.

Clara Zetkin aussi s'est particulièrement mobilisée en faveur des femmes : dans le journal qu'elle dirige, *Die Gleichheit* (« L'Égalité »), elle dénonça les salaires féminins très inférieurs, les conditions de travail misérables, notamment pour les ouvrières à domicile, nombreuses dans l'industrie textile en Allemagne dans les années 90 ; c'est à ces femmes peu éduquées, qui avaient peu fréquenté l'école, qui étaient sans formation professionnelle, qu'elle veut s'adresser. L'activité politique des femmes allemandes se heurtait à de nombreux obstacles puisque la loi sur les associations leur interdisait, dans plusieurs états allemands, notamment en Prusse, non seulement d'adhérer à une organisation politique mais d'assister à une réunion politique³⁶.

-Les deux ont insisté sur l'importance du travail féminin qui éloigne les femmes du modèle de « *poupée* » évoquée par Aragon. Pour les deux, l'émancipation de la femme est d'abord un problème économique. Pour les deux, la question féminine n'est qu'un aspect de la question sociale. Les ouvrières doivent lutter avec les ouvriers contre le système capitaliste responsable de l'oppression. Les deux nourrissaient les mêmes réserves à l'égard du « féminisme bourgeois » et C. Zetkin a dû lutter au sein de son propre parti tenté par une alliance avec les « féministes bourgeoises ».

-De même, les deux refusent de reconnaître une quelconque « nature féminine » :

Non, la situation dépendante de la femme et son manque d'émancipation ne sont pas explicables par de quelconques qualités « naturelles », mais par le caractère du travail qui leur a été attribué dans une société donnée³⁷.

L'espoir, pour les deux, c'est que les changements de conditions de vie, de place dans la société, entraîneront, à la longue, des changements de comportements, de mentalités.

-Les deux se rebellent contre la famille, lieu d'oppression des femmes, Kollontai veut « *séparer la cuisine du mariage*³⁸ » et même pense que « *la famille se meurt, [qu'] elle n'est nécessaire ni à l'Etat ni aux gens* ». Pour Zetkin, la femme mariée est « *une sorte de beau meuble de luxe ; dans le meilleur des cas servante obéissante, maîtresse de maison et garde-*

³⁵ J.-J. Marie, *Les femmes dans la révolution russe*, op. cit., p. 177.

³⁶ Gilbert Badia, *Clara Zetkin, féministe sans frontières*, Les éditions ouvrières, 1993, p. 44.

³⁷ Kollontai, *La révolution, le féminisme, l'amour, la liberté*, p. 164.

³⁸ *Ibid.*, p. 256.

*malade fidèle et attentionnée*³⁹ ». Kollontai va plus loin en affirmant ne pas faire de différence entre la femme entretenue légalement et la femme entretenue prostituée.

-Les deux ont participé au Congrès de Bâle en 1912 ; Kollontai y était déléguée des syndicats de Russie ; c'est là qu'elle a été qualifiée de « Jaurès en jupon ». C'est là qu'elle a proclamé :

*Le prolétariat russe, aux côtés de celui du monde entier, proteste contre toutes les guerres. C'est un fait bien connu que le prolétariat ne connaît aucune frontière nationale. Il ne reconnaît que deux « nations », dans le monde civilisé : les exploités et les exploités*⁴⁰.

Clara Zetkin ne dit pas autre chose concernant le combat contre la guerre, mais avec moins d'exaltation.

*C'est précisément parce que la victoire future du socialisme se prépare dans le combat contre la guerre, que nous autres femmes, nous renforçons ce combat. Moins encore que pour les ouvriers, les Etats nationaux peuvent être pour nous une patrie véritable. Nous devons nous-même créer cette patrie dans la société socialiste qui seule garantit les conditions de la complète émancipation humaine*⁴¹.

Cependant, des différences :

Kollontai a toujours considéré que la lutte pour obtenir le droit de vote des femmes était l'apanage des « féministes bourgeoises » :

*Le droit électoral ne supprime pas la cause première de l'asservissement de la femme dans la famille et la société et ne lui donne pas la solution du problème des rapports entre les deux sexes*⁴².

Zetkin a d'abord été sur cette position, avant de se rallier à la revendication du droit de vote, pensant que le vote des femmes pouvait contribuer à une forme d'éducation politique qui pourrait mener à « une éducation révolutionnaire ». La deuxième conférence internationale des femmes socialistes, à Copenhague, en 1910, a mis cette question du vote des femmes au centre de ses travaux et il fut décidé de l'organisation, chaque année, en mars, d'une journée internationale des femmes.

Par ailleurs, Zetkin a exalté le rôle de la mère, elle s'est élevée contre la planification des naissances, car il faut mettre au monde de futurs révolutionnaires, ce n'est peut-être pas un hasard si Aragon place dans sa bouche un fragment de discours commençant par « *nous les mères ...* »

Le choix de Zetkin, la militante modèle, proche de Lénine

³⁹ Cité par G. Badia, *op. cit.*, p. 73.

⁴⁰ Site : <http://memoiresdeguerre.com/>

⁴¹ *CB*, p. 1001

⁴² Kollontai, *op. cit.*, p. 128-129.

Précisons tout d'abord que le portrait que fait Aragon relève pour une part de son imagination ; Clara a 55 ans lors du congrès de Bâle, elle a les cheveux gris (et non blonds, comme ceux d'Elsa). A-t-elle les yeux bleus ? On ne le sait pas mais là aussi l'imagination d'Aragon travaille pour évoquer « *ses yeux démesurés et magnifiques, les yeux de toute l'Allemagne ouvrière, bleus et mobiles, comme des eaux profondes traversées par des courants. Cela tenait des mers phosphorescentes, et de l'aïeul légendaire, du vieux Rhin allemand*⁴³. Des yeux préfiguration des yeux d'Elsa. Kollontaï, elle, avait bien les yeux bleus (cf le portrait de Jacques Sadoul)

Zetkin, au lendemain de l'assassinat de Rosa Luxembourg, sa grande amie, et de Karl Liebknecht, quitta le SPD et adhéra au nouveau parti communiste allemand, (KPD). Elle y déploya une énergie considérable, elle, la seule survivante du groupe spartakiste dont les membres assassinés sont devenus des martyrs. Elle fut élue communiste du land de Wurtemberg en janvier 1919. Là encore, le combat fut difficile d'autant que sa vie a été plusieurs fois menacée par les contre-révolutionnaires. Elle fonda un journal *La Communiste*, dont elle ouvrit les colonnes aux militantes soviétiques dont Kollontaï. Elle qui a tant milité pour l'union des forces révolutionnaires vit ses vœux exaucés : en décembre 1920, la majorité des socialistes indépendants décident de fusionner avec le parti communiste. Zetkin est élue au secrétariat du nouveau parti et à la direction de celui-ci.

Le voyage entrepris en Russie soviétique fut enthousiaste, elle y retrouva Lénine déjà rencontré en 1907 au congrès de l'Internationale à Stuttgart. C'est sans doute la confiance que lui accordait Lénine qui a fait qu'elle fut désignée pour se rendre au Congrès de Tours en 1920. Après la mort du dirigeant bolchevick, elle publia une relation de ces rencontres et le livre eut un succès considérable⁴⁴. Aragon n'évoque pas son passage rocambolesque au Congrès de Tours en 1920 : alors que l'orateur (Louis-Oscar Frossard, secrétaire général de la SFIO) interrompait son discours, que la salle était plongée dans le noir, la lumière se ralluma et Clara apparut, prononça son discours puis disparut. Scène éminemment romanesque ! Pourtant, Aragon a préféré évoquer son discours au Reichstag, alors que les élections de juillet 1932 marquent un triomphe pour les nazis qui, en deux ans, sont passés de 107 sièges à 230. Zetkin est à nouveau l'élue du land de Wurtemberg. Elle a 75 ans et est la doyenne du Reichstag. Le Comité central lui demande d'ouvrir la session du Parlement où elle se rendra dit-elle « morte ou vive⁴⁵ ». La presse nazie se déchaîne contre cette « Moscovite », « coupable de haute trahison ». Malgré le danger, elle quitte Moscou, n'arrive pas directement à Berlin mais à Küstrin, d'où elle rejoint Berlin en voiture.

Il faut souligner son courage car elle est très faible, sujette à des évanouissements, presque aveugle ; les députés nazis sont là, en uniforme de SA et de SS. Aragon écrit que « *la vieille combattante annonça de sa voix calme l'avènement à venir des soviets d'Allemagne*⁴⁶ ». Zetkin dénonça le fascisme, opposa à l'Allemagne en crise l'exemple de l'Etat soviétique qui apporte la preuve « *que les travailleurs ont la maturité nécessaire pour construire un nouvel*

⁴³ CB, p. 991.

⁴⁴ Zetkin, *Souvenirs sur Lénine*, 1924. [en ligne]:<http://gallica.bnf.fr/>

⁴⁵ G. Badia, *op. cit.*, p. 302.

⁴⁶ CB, p. 992.

ordre économique à l'abri de ces crises désastreuses, parce qu'a été supprimée la cause du mode de production anarchique, la propriété privée des moyens de production » et surtout lança un vibrant appel à l'union, à « un front uni de tous les travailleurs pour repousser le fascisme et pour conserver ainsi aux esclaves de l'exploitation leurs organisations ». On peut dire qu'Aragon a quelque peu modifié le discours de Zetkin !

L'a-t-il rencontrée à Moscou en 1932, comme il le dit ⁴⁷ ? Ce qui est certain, c'est qu'elle était devenue « une sorte de monument, figure emblématique de la révolution que tout militant étranger qui passe par Moscou ou Berlin tente de venir voir⁴⁸ ». Et Aragon était bien à Moscou, de juin 1932 à mai 1933, militant rémunéré par l'Union internationale des écrivains révolutionnaires (UIER). Mais là aussi le processus de mythification joue à fond dans ce texte déjà cité: « alors encore elle avait ces yeux démesurés et magnifiques, les yeux de toute l'Allemagne ouvrière, bleus et mobiles⁴⁹ ». Or, depuis 1931, Clara était presque aveugle, portant la plupart du temps des lunettes noires. Elle est morte en 1933, le 20 juin. Les obsèques furent grandioses : sur une photo, on voit Staline et Molotov portant le cercueil de Clara. Elle est enterrée contre le mur du Kremlin, avec les dirigeants communistes les plus importants.

Évidemment, on peut comprendre que, devant une telle icône du communisme, reconnue par l'URSS, Aragon ait fait le choix de Zetkin, qui venait de mourir alors qu'il rédigeait les *Cloches de Bâle*. Cela dit, on peut essayer de comprendre pourquoi il n'a pas choisi Kollontaï., elle aussi militante marxiste, première femme ministre au monde, première femme ambassadrice. S'il existe de nombreux points de convergence entre Zetkin et Kollontaï pour ce qui concerne le combat en faveur des femmes, il y a une différence pour ce qui concerne la morale sexuelle.

Zetkin s'est peu exprimée sur les relations hommes/femmes, sur la sexualité féminine, sur la liberté sexuelle ; en revanche, Kollontaï est l'auteur de « *La Nouvelle morale et la classe ouvrière* » (1918), texte dans lequel elle expose ses idées sur la sexualité, et l'auteur de « *L'amour dans la société nouvelle* », en 1923. Selon elle, « les rapports des sexes sont une partie importante des règles de vie⁵⁰ » ; elle introduit alors la célèbre distinction entre l'Éros sans ailes, l'instinct de reproduction, et ce qu'elle appelle l'Éros ailé, « l'amour tissé d'émotions les plus diverses tant de cœur que d'esprit⁵¹ ». Selon elle, au moment de la révolution, « la place de l'Éros ailé consumant tout sur son passage fut prise par l'instinct peu exigeant de la reproduction par l'Éros sans ailes⁵² » ; elle affirme qu'« il est temps de reconnaître ouvertement que l'amour est non seulement un facteur puissant de la nature, non seulement une force biologique, mais aussi un facteur social. L'amour est un sentiment

⁴⁷ *Ibid.*, p. 990.

⁴⁸ G. Badia, *op. cit.*, p. 314.

⁴⁹ *CB*, p. 991.

⁵⁰ Kollontaï, *op. cit.*, p. 301.

⁵¹ *Ibid.*, p. 303.

⁵² *Ibid.*, p. 304.

*profondément social dans son essence*⁵³». Pour elle, la multiplicité de l'amour ne doit pas être combattue :

*L'exclusivité dans l'amour de même que « l'absorption » par l'amour ne peuvent pas, du point de vue de l'idéologie prolétarienne, constituer l'idéal d'amour déterminant les rapports entre les sexes ; au contraire, le prolétariat en constatant la multiplicité de « l'Éros aux ailes déployées » ne s'effraie point de cette découverte et n'en éprouve point d'indignation morale à l'instar de l'hypocrite bourgeoisie*⁵⁴).

Nous citons ces textes car ses propos ont été considérablement déformés, on a fait d'elle une libertine sans foi ni loi. Ses idées étaient très minoritaires au sein même du parti bolchevique. Et si l'on examine l'évolution des différents codes de la famille en URSS, on constate une tendance à la conservation de la cellule familiale. Le PCF, à partir des années 30, s'alignera sur la politique familialiste de l'URSS. Il dénonça « *les théories anarchisantes et petites bourgeoises* » du contrôle des naissances (dans les *Cloches de Bâle*, une femme meurt à la suite d'un avortement). Paul-Vaillant Couturier écrit dans *L'Humanité* en 1935, une série d'articles sous le titre « *Au secours de la famille* ». Une citation :

*Les communistes veulent hériter d'un pays fort, d'une race nombreuse. L'exemple de l'Union soviétique leur montre la route. Mais il faut, dès à présent, employer les vrais moyens de sauver la race*⁵⁵.

En 1934, Aragon ne pouvait choisir comme incarnation de la femme nouvelle, celle dont la pensée en matière de liberté sexuelle était contestée dans son propre pays, celle qui avait fait voter une loi en faveur de l'avortement (loi abrogée par Staline en 1936) !

Alors, quelle conception de la femme et de l'amour est suggérée dans le dernier paragraphe du roman? Qu'est-ce que « *la nouvelle romance* », un mot qu'affectionne Aragon. Qu'est-ce que le « *véritable amour* » ? Pas celui des romans de chevalerie dans lesquels le chevalier amoureux de sa dame de cœur accomplit pour elle des exploits, amour spirituel, sublimé (qu'Aragon célèbrera pourtant pendant la Seconde Guerre mondiale⁵⁶ . « *Amour non souillé par la hiérarchie de l'homme et de la femme* », autrement dit amour placé sous le signe de l'égalité. C'est une constante dans la pensée aragonienne que cette revendication « féministe » d'égalité. Il y a bien un amour du féminin chez Aragon. Déjà, en 1928, lors de l'enquête menée par les surréalistes sur la sexualité, lors de la deuxième séance, après un échange avec Breton, Aragon déclare :

Avant de partir, je tiens à déclarer que ce qui me gêne dans la plupart des réponses formulées ici est une certaine idée que je crois y démêler de l'inégalité de l'homme et de la femme. Pour moi, rien ne sera dit sur l'amour physique si l'on n'a pas d'abord admis cette vérité que l'homme et la femme ont des droits égaux.

⁵³ *Ibid.*, p. 306.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 327.

⁵⁵ Cité par J. Trat, « Aux origines de l'idéologie 'familialiste' du PCF », in Christine Delphy et Sylvie Charpin coord., *Cinquantième du Deuxième sexe*, Éditions Syllepse, 2002.

⁵⁶ Cf. *La leçon de Ribérac*.

Breton : *Qui a prétendu le contraire ?*

Aragon : *Je m'explique : la validité de tout ce qui précède me paraît jusqu'à un certain point infirmé par la prédominance fatale du point de vue masculin*⁵⁷.

La préface des *Cloches de Bâle* (1964) confirme cet amour du féminin :

*Il [l'épilogue Clara] soulève un problème encore dépourvu de solution, après trente années, et qui apparaît soudain comme thème majeur, non seulement de ce roman, mais de tout ce que je vais au-delà de lui pendant trente ans écrire : le rôle vrai de la femme dans la société à venir, la revendication d'une égalité entre l'homme et la femme, autre que politique*⁵⁸.

« Autre que politique », ce qui signifie que l'abolition de l'inégalité de classe n'entraînera pas forcément l'inégalité sexuelle. Affirmation que ne démentirait pas Kollontäi !

Cette approche des raisons qui ont pu faire préférer Zetkin à Kollontäi ne prend pas en compte l'alchimie à l'œuvre au sein de la création romanesque. Certes, le dernier chapitre des *Cloches de Bâle* se nomme Clara, une Clara mythifiée, exaltée avec lyrisme grâce à ses yeux, préfiguration des yeux d'Elsa. Mais le véritable personnage romanesque, c'est Catherine, présente dans trois parties du roman. Personnage qui fascine le romancier, qui correspond à un souvenir d'enfance, cette Catherine du « Mentir vrai »⁵⁹. Catherine très proche, dans certains domaines, comme nous l'avons montré, de Kollontäi. Ainsi que le dit François Taillandier « *ce qu'il y a d'éclairant, ce qui se trouve de création romanesque dans cette affaire, c'est précisément cela, la contradiction du romancier, pris entre son diagnostic de commande, le mandat, les forces de l'Histoire, tout le bataclan, et sa complicité humaine, presque amoureuse avec Catherine. Ce n'est pas Aragon qui explique Catherine, c'est Catherine qui explique Aragon*⁶⁰ ».

Catherine qui n'accèdera pas à la lumière tant qu'elle ne travaillera pas et qu'elle sera dans l'attente du mandat de son père. Mais Catherine, comme Carlotta dans *Les Beaux Quartiers*, sont ces femmes dont le parcours n'est pas exemplaire selon la vulgate marxiste, mais qui donnent aux romans leur épaisseur romanesque. Avec Zetkine, on est du côté du lyrique, avec Catherine, on est du côté du romanesque : le romanesque, côté de l'incertitude, de l'ambigu ; le lyrisme, côté de la foi, de l'absolu. Avec Zetkin, on est du côté de la foi marxiste, de la certitude ; avec Kollontäi, on eût été du côté de l'incertitude, de l'ambigu, l'Éros ailé, rien de plus ambigu !

Conclusion

Ainsi, poser la question « pourquoi Zetkin et pas Kollontäi ? » permet d'approcher ce qui se joue tant sur le plan idéologique que sur le plan romanesque dans la création aragonienne,

⁵⁷ *Recherches sur la sexualité*. Janvier 1928-août 1932, p. 72-73.

⁵⁸ « C'est là que tout a commencé », *Œuvres romanesques complètes*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », t. I, p. 709. C'est nous qui soulignons.

⁵⁹ « Le Mentir vrai », *Œuvres romanesques complètes*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », t. IV, 2008, p. 1335.

⁶⁰ François Taillandier, *Aragon 1897-1982, « Quel est celui qu'on prend pour moi ? »*, Fayard, 1997, p.104-105.

permet de vérifier que « *le roman est un langage qui ne dit pas seulement ce qu'il dit, mais autre chose encore, au-delà⁶¹* ». Aragon l'affirme lui-même, le roman est « *la clef des chambres interdites de notre maison⁶²* » ; je ne pense pas avoir trouvé la clef, j'ai à peine entrouvert la porte, me souvenant de la phrase de Julien Gracq : « *Que dire à ces gens qui, croyant posséder une clef, n'ont de cesse qu'ils aient disposé votre œuvre en forme de serrure ?⁶³* ».

Marie-France Boireau

ERITA

CEPOC, Université d'Orléans

⁶¹ « *La Fin du Monde réel* », *Œuvres romanesques complètes*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », t. IV, p. 620.

⁶² « *C'est là que tout a commencé* », *op. cit.*, p.692.

⁶³ Julien Gracq, *Lettrines, Œuvres complètes II*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1995, p. 161.